

**Koinonia**

**Communion**

**BOQUEN**

**hier, aujourd'hui et demain**

par

**BERNARD BESRET**

docteur en théologie

Prieur de Boquen

L'une des caractéristiques et des exigences du monde dans lequel nous vivons est la sincérité : l'aspiration à appeler les choses par leur nom, à décaper les façades pour qu'apparaisse la réalité, à dégonfler les mythes, les idéologies pour les confronter à la vie. Projeté sur soi, le faisceau de la sincérité pose à chacun de nous la question que l'Eglise en Concile s'est posée à elle-même : " Qui es-tu ? " dont l'écho se répercute aujourd'hui dans chacune de nos institutions, dans chacune de nos vies. L'Eglise comme la Société, et chacun de nous appartient à l'une et à l'autre, passent aujourd'hui par une crise d'identité. Nombreux sont ceux d'entre vous qui nous posent la question : " Qui êtes-vous ? " question que nous ne cessons de nous poser à nous mêmes et à laquelle aujourd'hui nous aimerions apporter l'ébauche d'une réponse. Toute identité dans le présent se définissant par l'enracinement dans le passé et par l'orientation vers l'avenir, je vous parlerai de Boquen, hier, aujourd'hui et demain.

### 1. Boquen, hier.

Boquen, hier, un hier qui est encore tout proche, c'est **Dom Alexis**. Il est sans doute encore trop tôt pour écrire sa vie et ce sera une tâche bien difficile pour son futur biographe, de saisir dans toutes ses nuances une personnalité aussi complexe que la sienne. Chacun de ses amis et nous-mêmes qui lui étions si proches, pensions bien le connaître. La lecture de ses archives nous prouve que nous n'en saissions jamais que l'un de ses aspects.

Ses premiers écrits révèlent l'ardeur polémique d'un pionnier choqué par le décalage évident à ses yeux entre la vérité qu'il découvre dans ses livres d'histoire et les institutions dans lesquelles s'étiolait alors l'Eglise. Ses recherches historiques, qui le rendent un temps suspect de modernisme, le convainquent rapidement de l'absolue nécessité pour l'Eglise et pour les ordres monastiques en particulier, d'un radical retour aux sources. " Paix Notre Dame", manuscrit encore inédit de 1911 pose déjà sous forme littéraire le geste que vingt cinq ans plus tard, en 1936 Dom Alexis allait poser ici même dans la pierre.

C'est qu'il n'est pas seulement un historien, un théoricien en chambre. Il est aussi un homme d'action. Très vite, à Rome, à Bonnecombe, puis à Tamié dont il devient Supérieur en 1923, puis abbé en 1925

<sup>3</sup> les responsables de l'Ordre des Cisterciens réformés alors appelés Trappistes, lui confient des charges délicates. C'est alors pour lui un déchirement, car Dom Alexis n'est pas homme à tolérer un décalage entre la pensée et la vie. Ce qu'il conçoit comme juste, il entend le faire passer dans ses actes.

Cette exigence d'adéquation entre la pensée et l'action me semble être l'une des caractéristiques des prophètes et des réformateurs. Dom Alexis la ressentait comme une brûlure qui finit par lui être insupportable. Elle devait le conduire à la rupture en 1936 avec les Trappistes et à la fondation de Boquen.

Il n'est pas question de démêler ici la responsabilité des uns et des autres dans une affaire obscure qu'un roman inopportun n'a fait qu'obscurcir encore. Dieu seul est juge. Mais je suis convaincu pour ma part que les uns et les autres ont agi selon les exigences de leur conscience. Ils étaient sensibilisés par des conceptions différentes de l'Eglise, de l'homme et donc de la vie monastique. Leurs consciences n'étaient pas branchées sur la même longueur d'onde. Dom Alexis était en avance d'une génération sur son temps. D'où le drame et la rupture. Et ce fut Boquen.

Boquen a donc été dès ses origines un geste de contestation, une sorte de cri contre les idées

reçues, les conformismes établis dans les ordres monastiques. Et il a été ressenti comme tel pendant bien des années, valant à Dom Alexis de nombreuses difficultés dont s'accommodait d'ailleurs fort bien son tempérament de lutteur.

Mais Boquen n'était pas pure négation, pure contestation. Dom Alexis ouvrait en même temps une voie : celle d'un retour aux sources primitives de la vie chrétienne. La résurrection de Boquen n'était pas dans son esprit l'expression romantique d'une nostalgie du passé. Pour lui, c'était un geste prophétique vécu dans la chair et dans la pierre du retour aux sources que Jean XXIII et le Concile allaient proposer pour le renouveau de toute l'Eglise. Pour lui, c'était un geste de vie.

Très vite cependant, il devait en saisir les limites. Très vite il se rendit compte que le geste qui exprimait si éloquemment son intention, en paralysait en même temps l'accomplissement en l'enserrant trop étroitement dans les formes matérielles du passé. Dès 1951, dressant le bilan des quinze années de vie à Boquen, il s'avouait à lui-même l'échec à un certain niveau de son entreprise. Il ne doutait pas de la justesse de son intuition, mais constatait son incapacité à trouver les formes qui la servent, efficacement, dans le monde contemporain.

<sup>5</sup> « L'expérience de quinze années, écrivait-il, montre que la pratique de la Règle intégrale n'est pas de notre temps : non qu'elle soit impossible en soi mais on n'a pas le cran voulu pour l'entreprendre étant donné la différence trop grande entre les habitudes de vie qu'elle suppose et celles de la vie réelle... Il y a deux alternatives à envisager : ou bien se résoudre à végéter avec une toute petite communauté, ou bien tenter une adaptation. »

Son espoir, il le suit désormais dans son ou ses successeurs dont il espérait qu'ils sauraient, dans la fidélité à l'intuition de base, trouver des formes susceptibles de répondre au besoin de la société contemporaine.

J'ai eu personnellement le lourd privilège d'être choisi par lui pour prendre la relève. Avec un détachement et une abnégation qui pourraient être cités en exemple beaucoup mieux que certaines de ses prouesses ascétiques qui relèvent de la légende et de l'anecdote, il m'a remis son œuvre entre les mains me demandant lui-même de la faire évoluer dans un sens qu'il désirait, même si sur certains points précis, cette évolution l'écorchait. Il est mort avec la joie de savoir que Boquen vivait, mais aussi avec la souffrance de ne pas savoir ce que Boquen deviendrait.

## <sup>6</sup> II. BOQUEN, AUJOURD'HUI.

Quatre ans se sont écoulés depuis sa mort et il me faut essayer de vous dire maintenant ce que Boquen est devenu. Je vous donnerai tout d'abord des éléments pratiques d'information, puis je tenterai ensuite une analyse plus théologique de la situation.

Après avoir été une simple association diocésaine, Boquen a été incorporé en 1950 à l'Ordre de Citeaux comme monastère hors congrégation rattaché directement à l'Abbé Général de l'Ordre qui, depuis 1953, est Dom Sighard Kleiner. Rien, pour le moment, n'a été changé à ce statut juridique de Boquen. Dom Alexis n'ayant jamais voulu rédiger de Constitutions - d'une part parce qu'il se méfiait de toute institutionnalisation, et d'autre part parce qu'il voulait réserver une grande liberté d'évolution à ses successeurs. Boquen est toujours considéré dans l'Ordre comme une maison en état de fondation. Cet état ne pourra durer indéfiniment et il est entendu depuis le dernier chapitre général de l'Ordre que nous devons, comme tous les autres monastères hors congrégation, présenter des statuts juridiques à l'approbation des instances supérieures de l'Ordre. Nous allons y travailler dans les années à venir.

<sup>7</sup> Au point de vue numérique, les effectifs de la Communauté n'ont pratiquement pas changé. Nous étions huit engagés par des liens stables à Boquen, à la mort de Dom Alexis. Nous ne sommes plus que sept depuis la mort toute récente du Frère Guirec. Sept frères auxquels doivent s'ajouter trois autres frères rattachés simplement par les liens d'une promesse à l'égard de la Communauté. Nous sommes donc pour le moment dix frères, répartis en trois fraternités, celle de Boquen, celle de Saint Gildas et celle de Vohipéno à Madagascar. Il y a quelques années, nous avions certes le désir d'accueillir des novices. Puis très vite, nous nous sommes rendus compte qu'il serait imprudent d'inviter des jeunes gens à miser toute leur vie sur une formule que l'évolution rapide de la Société et de l'Eglise remet nécessairement en cause chaque jour, dans cette période exceptionnelle de transition que nous vivons. L'honnêteté nous semble être de refuser les novices dans notre Communauté comme elle nous semblerait être de refuser les séminaristes dans les séminaires et les religieuses dans les couvents, aussi longtemps que notre projet de vie monastique, comme leur projet de vie sacerdotale et religieuse n'est pas redéfini avec suffisamment de clarté.

Au point de vue matériel, nos problèmes se

<sup>8</sup> présentent très différemment selon les fraternités.

Ici même à Boquen, nous avons investi des sommes considérables dans la reconstruction de l'Abbatiale entreprise par Dom Alexis et que nous avons pu mener à bien avant sa mort. Nos amis ont alors été très généreux, si bien que nous avons pu financer l'ensemble des travaux en ne contractant qu'un emprunt de 100 000 NF. soit dix millions d'anciens francs, remboursable par cinquième tous les ans. Tous les ans nous devons donc rembourser 20 000 NF. (deux millions) pour lesquels nous ne pouvons plus faire appel à l'aide de nos amis puisque l'église est achevée.

Entre temps, nous avons acquis des bâtiments de ferme, voisins de l'abbaye, où nous avons désormais notre étable et notre grange, et où nous avons pu aménager trois dortoirs pour l'accueil des groupes de jeunes. A l'intérieur de l'abbaye nous avons réutilisé les volumes déterminés par les murs extérieurs, en créant vingt deux chambres et une cuisine moderne, et en installant l'eau et le chauffage nécessaires à l'accueil de nos retraitants. Nous avons réussi à financer l'acquisition de la ferme comme l'aménagement intérieur de la maison, à l'exception de 35 000 francs (trois millions et demi)

<sup>9</sup> qui nous ont été concédés comme prêt pour l'installation de l'eau et du chauffage.

Nos ressources pour assurer notre subsistance et les investissements nécessaires à la marche de la maison sont les suivantes :

- \* La contribution des retraitants aux frais de leur séjour.
- \* La production de notre petite ferme.
- \* Les droits d'auteur sur les écrits et les honoraires pour les conférences et prédications.
- \* Les revenus de la salle d'accueil où l'association culturelle de Boquen présente à ses visiteurs des livres, des cartes postales et quelques autres objets.
- \* Les cotisations des membres de l'association
- \* Enfin les dons et les offrandes de tous ceux de nos amis qui ont à cœur de nous aider à poursuivre l'œuvre de renouveau que nous nous efforçons d'accomplir ici.

Le fruit du travail des frères suffit aux besoins de la Communauté qui sont d'ailleurs très limités, mais nullement aux investissements de base qui dépendent encore de sources dont vous aurez pu constater le caractère aléatoire. Tant que nous n'aurons pas fini de rembourser l'emprunt relatif à la construction de l'église notre situation restera toujours critique. A aucun moment cependant, elle n'a cessé d'être saine.

<sup>10</sup> A Saint Gildas, notre situation reste précaire. Depuis la mort de Madame Carrel, femme du docteur Alexis Carrel qui avait maintes fois exprimé son désir de voir des frères de Boquen sur l'île, le titre de propriété de la fondation Alexis Carrel qui nous a appelés à prendre la succession des petits frères de Foucauld, est juridiquement contesté. Aussi sommes-nous dans l'incertitude de notre avenir à Saint Gildas.

A Vohipeno, dans le diocèse de Farafangana sur la cote sud-est de Madagascar, notre petite fraternité ouverte en 1958 par le frère Louis Deguise, vit dans la simplicité et l'extrême pauvreté de cette région défavorisée du monde. Plusieurs jeunes malgaches ont partagé ou partagent la recherche évangélique du Frère Louis mais nous n'avons engagé aucun d'entre eux à contracter des obligations juridiques. Là-bas encore plus qu'en Europe, il convient d'être prudents et de laisser à l'Esprit une grande liberté d'action.

Voilà quelques éléments d'information permettant de situer de l'extérieur l'état actuel des choses. Ils sont importants, mais ne permettent nullement à eux seuls de percevoir ce qui se passe en profondeur à Boquen. C'est ce que j'aimerais maintenant essayer de cerner avec vous.

## ANALYSE THEOLOGIQUE DE LA SITUATION

Je voudrais tout d'abord vous décrire le dynamisme de notre expérience avant d'en dégager les implications théologiques.

### 1. LA LITURGIE, ECOLE DE VIE.

Son point de départ, c'est de façon très claire la Liturgie. Dom Alexis avait lui-même opéré sa réforme liturgique bien avant le Concile, nous inculquant le sens de l'authenticité liturgique. Très suspicieux au plan communautaire à l'égard des dévotions, y compris celle du Saint Sacrement, il nous avait appris le sens de l'essentiel et le respect des signes. Mieux que d'autres, nous étions sans doute préparés dans ce domaine à recevoir la parole libératrice du Concile.

C'est donc par la liturgie que s'est introduit le ferment du nouveau dans notre vie. Profitant de la liberté que nous laissait notre statut de maison en fondation, nous avons, dès 1965, commencé à célébrer l'office en français. Réforme anodine, pensera-t-on, car il semblerait ne s'agir que de mots. Mais les mots, en dépit de leurs limites sont dans la vie de l'homme terriblement efficaces. Ces paroles que nous prononçons, ces gestes que nous posons, ou bien ils expriment une vie, ou bien ils sonnaient faux. Pour être honnête, il fallut donc ou bien changer les mots, ou bien changer la vie, et le plus

<sup>12</sup> souvent changer les deux. Qui n'a pas fait l'expérience de cette quête inlassable de la vérité dans laquelle toute expression liturgique pour être vraie entraîne un changement d'attitude dans la vie - changement qui à son tour entraîne une nouvelle expression liturgique - ne comprendra sans doute pas mon langage. Et pourtant l'homme est ainsi fait qu'à partir du moment où il rend aux signes dans sa vie le rôle éminent d'expression et d'instrument de l'esprit qui l'anime, le lien du signifiant et du signifié, du corps et de l'esprit, devient si étroit que toute mutation de l'un entraîne une mutation de l'autre, car rien n'est plus insignifiant.

Au lendemain du Concile, un abbé, excédé par les requêtes de réforme liturgique de ses frères, leur avait répondu d'un ton vif : " Si vous commencez à prier en français, autant vous marier tout de suite." A l'époque, cela pouvait paraître une boutade, mais la boutade exprimait une sagesse qui échappait sans doute à son auteur même. En effet, commencer à prier en français, c'était faire droit aux exigences de la vérité et de la vie. Mais quand un homme ou une communauté se laisse ainsi confronter à la vérité nul ne peut prédire par quel dépouillement et quelles remises en question, il devra passer pour parvenir à la plénitude de la vie. Accepter les exigences de la vérité sur un point précis, c'est mettre le doigt dans l'engrenage et risquer d'y passer tout entier. Nous le voyons, au plan de l'Eglise universelle, la

<sup>13</sup> réforme liturgique, qui n'est pourtant qu'à ses débuts, entraîne déjà une remise en question des structures actuelles de l'Eglise, héritées du Moyen Age, de la conception du sacerdoce élaborée par l'Ecole Française à partir du Concile de Trente, et et même de la récente théologie du laïcat suscitée par les Mouvements d'Action Catholique de l'entre-deux-guerres.

Nous le vivons ici de façon très concrète à Boquen : l'introduction des réformes liturgiques a complètement transformé notre vie. Cette communion que nous célébrons dans l'Eucharistie, comment pourrions nous en poser le signe si nous refusions de le vivre ensuite dans le partage quotidien de nos vies, partage des joies et des peines bien sûr, partage du travail et des loisirs encore, mais surtout partage de cette recherche passionnée de la vérité dans un approfondissement de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Et c'est ainsi que peu à peu, sans plan prémédité, sans théorie préfabriquée, Boquen est devenu maison d'accueil ou de partage dont toute l'activité culmine dans la célébration de l'Eucharistie où la communion des hommes révèle son véritable nom : le Christ.

## 2. L'EGLISE COMME COMMUNION .

Et telle est la première conclusion théologique de

<sup>14</sup> notre expérience : c'est que l'Eglise est une communion. La célébration vécue de l'Eucharistie tisse en effet des liens de communion entre tous ceux qui y participent. Le fondement de cette communion n'est pas une délimitation territoriale comme dans nos paroisses actuelles, il n'est pas nécessairement le partage d'une vie domestique commune comme dans nos communautés monastiques traditionnelles, il n'est pas non plus la sélection d'un milieu de vie comme dans nos cercles d'action catholique. Elle se fonde sur l'adéquation ressentie entre le signe sacramentel de la Communion et les liens effectifs de communion vécus dans l'approfondissement chrétien de la vie. A ce niveau, toutes les frontières tombent. En Christ, il n'y a ni homme, ni femme, ni grec, ni maître, ni esclave. Dans la communion fondée sur le Christ, il n'y a ni jeunes, ni vieux, ni ni célibataires, ni couples mariés, ni laïcs, ni religieux, il n'y a que de pauvres hommes à la recherche de leur identité dans le mystère du Christ qui est le dessein de Dieu sur eux.

Ainsi est en train de naître la Communion de Boquen qui ne correspond certes à aucune de nos classifications juridiques habituelles, mais qui peut éventuellement nous mettre sur la piste de ces nouvelles formes de vie d'Eglise qui devront prendre dans un avenir proche la relève des anciennes. Il nous faut croire, selon le mot du Cardinal Suénens à " l'inédit de Dieu, aux surprises de son action cachée et de

<sup>15</sup> son inspiration créatrice."

Ouverte à tous, une Communion d'Eglise ne correspond pas nécessairement au besoin de tous. L'Eglise " diverse dans son unité et une dans sa diversité" aura besoin de multiples visages de Communion pour exprimer l'insondable richesse de sa réalité. Loin donc de s'estimer typologique, toute communion d'Eglise doit comprendre la nécessité et encourager l'existence d'autres types de Communion. Aucune communion ne peut prétendre épuiser à elle seule le Mystère de l'Eglise.

Si le pluralisme n'est pas un mot vide de sens dans l'Eglise, nous devons être libres de choisir la Communion évangélique, médiatrice de notre appartenance à l'Eglise universelle. Tant que nous n'aurons pas retrouvé ces Communions de base fondées sur le libre choix de chacun, la vie de l'Eglise se poursuivra, informe et comme désincarnée. L'appartenance à l'Eglise universelle doit s'acquérir par l'appartenance très concrète à une Communion d'Eglise particulière, sous peine de rester purement platonique.

Il faut même aller plus loin. Chacun d'entre nous peut et même doit appartenir à plusieurs Communions d'Eglise pour vivre à plein le mystère du Christ puisqu'aucune d'entre elles ne peut l'exprimer sous tous ses aspects. Rien n'empêche nos amis de la

<sup>16</sup> Communion de Boquen d'appartenir à d'autres Communions d'Eglise. Bien au contraire, car une Communion est l'inverse d'un ghetto ou d'une chapelle puisqu'elle est ouverte sur la Communion universelle, Communion de toutes les Communions dans le jeu de multiples intercommunions.

Mais l'unité de l'Eglise ne peut être assurée par le seul jeu de ces intercommunions. Le Christ qui nous a libérés des sacerdoce païens et du lévitisme vétéro-testamentaire, n'a pas laissé ses disciples sans un ministère de la Communion, pour assurer leur cohésion dans l'unité du nouveau Peuple de Dieu, son Corps qui est l'Eglise. Paul VI, parlant à Genève, a défini son ministère comme un ministère de Communion. Ce qui est vrai de l'Evêque de Rome comme ultime critère de l'unité, est vrai de tout évêque pour son peuple, et par participation, de tout prêtre pour la Communauté qu'il préside. Le ministère de la Nouvelle Alliance est avant tout celui de la Communion des hommes dans l'unité du Christ.

Laissés à eux-mêmes, nous retombons sans cesse dans toutes les formes d'égoïsme, d'égoïsme qui nous séparent des hommes et de Dieu, nous isolent en nous-mêmes et nous opposent les uns aux autres. Seul l'Esprit de Jésus Christ, c'est à dire l'Esprit Saint peut nous apprendre à dépasser toute forme d'égoïsme individuel ou collectif, pour nous unir vraiment dans la communion d'un seul amour.

<sup>17</sup> La Communion d'Eglise est le lieu d'apprentissage de l'amour, c'est à dire de la vie selon l'évangile et son président doit en être au sens fort le pédagogue : celui qui annonce l'amour et qui nous y provoque.

Il doit être le catalyseur de la Communion, le ferment de l'unité dans la foi et dans la charité, le rassembleur de la prière unanime de ceux qui sous sa conduite, apprennent à n'avoir plus qu'une seule âme, qu'un seul cœur. Et lorsqu'il préside l'Assemblée eucharistique, il ne fait qu'exprimer au plan des signes ce rôle qu'il doit jouer dans toute la vie, de promoteur de l'unité, d'une unité qui dépasse la vie paisible en société, parce qu'elle est la réalisation du Christ, c'est à dire la présence aimante de Dieu parmi les hommes.

Pour jouer ce rôle de catalyseur d'une Communion la première condition semble bien d'en faire partie. Cet aspect du ministère malheureusement s'est estompé au fur et à mesure que les Communions d'Eglise ont perdu leur être de chair. Les diocèses ayant cessé de se percevoir comme une unité, ont cessé également de considérer comme une anomalie de recevoir une tête étrangère, et les paroisses pour la même raison, de se voir parachuter des pasteurs avec lesquels elles n'avaient jamais eu de communion de vie.

Dans les nouvelles Communions d'Eglise en voie de

<sup>18</sup> formation, fondées sur le libre choix de tous leurs membres, la nomination d'un prêtre venant de l'extérieur par ordre de l'autorité supérieure, semblerait une aberration. Loin d'être un catalyseur d'unité il serait ressenti comme un corps étranger et ne tarderait pas à subir les conséquences d'un processus de rejet. Pour être le président efficace d'une assemblée, il faut d'abord en faire partie comme homme et comme chrétien. La tête ne joue son rôle primordial dans l'homme que dans la mesure où elle fait partie du corps.

Il serait faux cependant de transformer cette condition nécessaire en condition suffisante. S'il est nécessaire que le prêtre fasse partie de l'assemblée qu'il préside, cela ne suffit pas pour le constituer dans sa fonction. Il faut en effet non seulement qu'il catalyse l'unité de la Communion qui lui est confiée, mais encore qu'il soit le signe et l'instrument de la communion avec les autres Communions d'Eglise, jusqu'à la communion avec l'Eglise de Rome, Communions d'Eglise qui remontent jusqu'au Christ.

Or personne ne peut se constituer soi-même témoin de la Communion avec l'Eglise universelle. Personne ne peut se faire prêtre, évêque ou pape par soi-même. Celui qui se déclare pape n'est pape que de lui-même et n'est signe de la communion avec personne. Il en va analogiquement de même des autres évêques et

<sup>19</sup> des prêtres. Quelque soit la voie juridique par laquelle l'accord de l'Eglise universelle s'exprime il est toujours nécessaire, dans les conditions normales pour authentifier la mission d'Eglise et le ministère de Communion de l'évêque ou du prêtre. Cet aspect du sacerdoce est essentiel à la structure de l'Eglise, mais il ne doit pas être souligné au point de faire oublier le premier aspect qui n'est pas moins vitalement nécessaire.

L'expérience vécue à Boquen au cours de ces dernières années, nous a prouvé le caractère indissociables de ces deux aspects.

### 3. LE SALUT COMME LIBERATION

Très proche de cette expérience de l'Eglise vécue comme une Communion, ces dernières années nous ont permis de mieux percevoir le Salut en Jésus Christ comme mystère de la libération de l'homme. Les deux thèmes sont d'ailleurs proches, car l'homme ne peut entrer en communion avec les autres hommes dans l'ébauche toujours reprise ici-bas du Royaume que dans la mesure où il est libéré de lui-même. Le mystère de notre salut est indissolublement celui d'une Communion et d'une Libération. Nous avons toujours à redécouvrir les deux visages du dessein de Dieu sur nous.

Un chrétien achevé, mais le sommes-nous jamais?

<sup>20</sup> est un homme totalement sous l'emprise de Jésus Christ, Esprit d'amour, de vérité et de liberté. Nous n'avons pas reçu un esprit d'esclavage pour retomber dans la crainte, mais un esprit de liberté, puisque vraiment nous sommes enfants de Dieu. " A cela on reconnaîtra mes disciples, a dit le Christ qu'ils s'aiment les uns les autres." Il aurait pu aussi bien dire " à ce qu'ils sont véritablement libres, de la liberté des enfants de Dieu " dont lui-même nous a donné l'exemple inégalable.

Aussi tous les jours, notre examen de conscience pourrait s'exprimer par cette simple question : " Suis-je vraiment libre ? ", car le péché est esclavage, alors que l'Esprit est liberté. Le catholicisme post-tridentin ne nous avait pas habitué, il faut bien l'avouer, à ce langage pourtant évangélique. Aussi l'aggiornamento déclenché par le Concile donne-t-il l'impression d'une immense libération.

LIBERATION DES FORMES dans lesquelles nous étions sclérosés. Lorsque les formes de vie sont rigides au point de ne plus servir le jaillissement de la vie, mais au contraire de l'étouffer, elles sont des moules néfastes qu'il faut savoir casser pour se libérer. Non pas pour refuser toute forme d'expression, mais pour en trouver de plus aptes au développement de la vie. Le contenu est plus important que la forme, le corps plus que le vêtement.

21

LIBERATION DE TOUS LES MYTHES qui encombrant nos vies. Il y a ainsi toute une mythologie du moine et de la vie monastique, fondée en grande partie sur une connaissance très superficielle de l'histoire. Un chrétien n'a pas le droit de se laisser ainsi emprisonner par des mythes, de donner à sa vie des formes qui satisfassent la curiosité plus ou moins malsaine des gens pour des modes de vie extraordinaires et hautement folkloriques. Seule la charité doit informer nos vies.

LIBERATION DES MULTIPLES FORMES DU SACRÉ dans lesquelles notre foi ne cesse de se dégrader chaque fois que nous acceptons de croire que nos rapports avec Dieu seront affectés en profondeur par autre chose que par la charité, ou, ce qui revient au même par le don de l'Esprit, non seulement nous blasphémions Dieu en sacralisant ainsi des réalités humaines, mais encore nous aliénons celles-ci en leur faisant perdre leur véritable sens. En nous dégageant des fausses formes du sacré, ce n'est pas seulement l'amour de Dieu que nous libérons, mais ces valeurs profondément humaines comme sont l'ascèse la prière ou le célibat que nous libérons des fausses voies où elles se sont par trop égarées.

L'ascèse est sans doute la plus grande victime de cette fausse sacralisation. Pendant si longtemps nous avons pu croire que nos rapports avec Dieu seraient affectés par l'abstinence de viande le

vendredi, que nous avons complètement perdu de vue la profonde sagesse empirique exprimée dans les grandes traditions ascétiques qui sont une véritable école de vie dont notre société, aujourd'hui plus que jamais, a grand besoin. Il nous faut redécouvrir l'ascèse, non comme recette de salut éternel, mais fondement anthropologique de toute vie d'homme unifiée et libérée dans la mesure du possible, de tous les déterminismes qui la limitent et la dégradent.

De même, nous devons libérer la prière, car ce n'est pas elle qui nous sauve, mais la charité qu'elle exprime. Elle aussi est une activité de l'homme et son efficacité est avant tout anthropologique. Elle est constituée par tous ces moyens que l'homme met en œuvre pour faire émerger au plan de la conscience le mystère de nos rapports au Père, au Fils, à l'Esprit Saint et à tous les hommes, que nous vivons plus ou moins consciemment tout au long des jours. Elle est une technique d'éveil et en ce sens c'est une valeur humaine en dehors même de la foi qui l'anime, et ce n'est que dans la mesure où elle est éveil au mystère de l'amour de Dieu révélé et accompli en Jésus Christ qu'elle transforme nos rapports avec Dieu. Je n'attends pas d'elle qu'elle me situe dans un dialogue intime avec Dieu, mais qu'elle m'éveille à la charité qui par le mystère du Christ m'unit à Lui.

Cette libération doit s'étendre aussi aux Conseils dits évangéliques qui sont à la base de la vie religieuse et tout spécialement au célibat qui a longtemps été considéré - et qu'il l'est toujours dans certains milieux théologiques - comme le signe efficace d'une consécration toute particulière à Dieu. Cette vision immédiatement théocentrique du célibat nous a sans doute empêché d'en étudier la valeur anthropologique. Il est pourtant lui aussi en premier lieu, une valeur profondément humaine que tout homme expérimente au moins une fois dans sa vie, avant de se marier. Que de nombreux hommes retrouvent une seconde fois dans leur vie par le veuvage, et que d'autres encore peuvent accepter ou même choisir en dehors de toute motivation religieuse.

Quand nous aurons perçu toutes les répercussions affectives, sexuelles, sociales, culturelles du célibat sur la vie de l'homme, nous pourrions juger de son efficacité à promouvoir en nous la charité qui, seule, peut nous consacrer à Dieu. Célibat et mariage sont deux langages de l'homme pour exprimer sa vie au monde, et l'un n'est pas plus cher aux yeux de Dieu que l'autre, puisque Dieu ne nous juge que sur l'amour. Le célibat comme l'ascèse et la prière ne sont que des moyens pédagogiques pour plus d'amour, et ils doivent être choisis, non en fonction d'une efficacité plus ou moins magique, mais en fonction de leur capacité humainement contrôlable à promouvoir notre aptitude à l'amour. Anthropologiquement, il ne semble pas encore prouvé que le renoncement à l'amour conjugal

<sup>24</sup> soit nécessairement le moyen le plus apte de s'éduquer à l'amour.

#### LIBERATION DES DIFFERENTS DOMAINES DE LA VIE.

La liberté à laquelle nous devons nous éduquer comporte encore la libération et le respect de l'autonomie des différents domaines de la vie. Le salut que le Christ vient nous apporter n'exige pas une partie de nous qui serait sacrée en opposition à l'autre qui serait profane. C'est toute notre vie qui est profane, car elle est vie d'un homme et toute notre vie qui peut devenir sacrée, au bon sens du terme, dans la mesure où elle est orientée vers Dieu par la charité. Mais cette orientation vers Dieu n'est pas une surimpression qui viendrait troubler le dessein primitif. Elle s'insère au cœur même de la réalité, pour la faire aboutir selon le dessein de Dieu. Le salut par l'amour respecte donc l'autonomie des différents domaines de la vie.

La reconnaissance de l'homme dans la consistance de sa vie d'homme, est au cœur du mouvement dit de sécularisation, auquel l'Eglise est actuellement affrontée. Dieu est à l'origine de la sécularisation puisqu'il est le créateur du monde et qu'il l'a constitué dans son autonomie et sa consistance créées. Chaque fois que sous prétexte de religion, nous voulons imposer un carcan à la vie privée, domestique, professionnelle de l'homme, nous allons à l'opposé de la libération que le Christ est venu nous apporter, Lui qui est le libérateur du monde.

25

L'homme contemporain est tout aussi assoiffé d'amour que ses ancêtres, mais il ne tolère plus les ingérences illégitimes d'un domaine de sa vie dans les autres. Certes, il sait bien que les interférences sont nombreuses de sa vie privée, domestique, professionnelle, religieuse et qu'il doit tout rassembler dans l'unité d'une seule vie. Il sait bien encore que cette unité ne se fera que par la charité, mais il n'accepte pas pour autant que la religion lui dicte ses attitudes de vie privée, domestique ou professionnelle. Ceux des fidèles qu'on appelle laïcs, c'est à dire qui ne sont ni clercs, ni religieux, se sont déjà émancipés de cette tutelle religieuse. Leur sécularisation est accomplie depuis longtemps. Mais le problème reste entier pour les prêtres, les religieux et religieuses dont le renouveau de vie passe nécessairement par la reconnaissance de leur consistance d'hommes et de chrétiens. Elle ne sera pas satisfaite par de simples ajustements superficiels. Elle n'est pas seulement question de vêtement ou de langage, ou plutôt ici encore le changement de style dans le comportement extérieur est révélation et exigence de changement de vie dont il ne faut pas espérer en faire l'économie.

Nombreux sont les prêtres, religieux et religieuses, qui dans la ferveur de leur noviciat, ayant accepté de se couler dans des moules dont ils perçoivent aujourd'hui le caractère artificiel et stérile, désirent retrouver le droit à l'expression de leur vie d'hommes et de chrétiens.

Ni l'ordination sacerdotale, ni la profession religieuse

<sup>26</sup> ne peuvent abroger les exigences du baptême. En devenant prêtre ou religieux, ils n'entendaient pas se couper du peuple de Dieu, ce laos dont tous les membres devraient à juste titre s'appeler laïcs. Ils sont laïcs eux aussi, c'est à dire hommes renouvelés par le souffle de l'Esprit et aucune dimension de l'homme ne peut leur être étrangère. Ils n'ont le droit, ni de se mutiler, ni de se suicider et s'ils sont appelés comme tous chrétiens à suivre le Christ, c'est dans l'accomplissement de leur vie d'homme et non dans sa destruction qu'ils seront crucifiés.

L'attitude positive à l'égard des réalités terrestres à laquelle les théologiens sont parvenus dans les dernières décennies sous la pression des Mouvements d'Action Catholique, attitude qui s'est exprimée dans la constitution conciliaire *Gaudium et spes* sur l'Eglise et le monde, ne concerne pas une seule catégorie de chrétiens. Elle vaut tout autant pour les prêtres et les religieuses que pour les autres baptisés. La crise actuelle des états de vie fondés sur une vision pessimiste du monde n'en est que l'aboutissement logique et inéluctable.

Le mouvement actuel de contestation qui se manifeste dans le clergé comme dans la vie religieuse se comprend fort bien dans cette perspective. Sans doute, dans la redécouverte de leur sécularité, les uns et les autres peuvent commettre des erreurs et des excès. Mais cela ne fait que révéler l'agressivité d'hommes incapables

<sup>27</sup> d'accepter que la recherche de vérité des autres ne les remettent en cause dans l'équilibre fragile de leur vie.

Dans ce mouvement de sécularisation, l'un des points qui suscite le plus grand émoi des passions, l'un de ceux sur lesquels il est le plus difficile de prononcer une parole apaisée, est bien sur celui du célibat. Ne parlons pas de la possibilité d'ordonner des hommes mariés sur laquelle l'accord semble pouvoir se faire dans un avenir assez proche, mais bien du célibat auquel des hommes et des femmes se sont engagés dans le le passé.

Devant le nombre croissant de ceux qui décident de se marier en dépit de cet engagement, plusieurs questions se posent qu'il faut avoir la sérénité d'envisager, plusieurs opinions se répandent qu'il faut avoir le courage de dénoncer si l'on veut éviter que ne se créent de faux problèmes.

La principale de ces idées est que l'engagement au célibat est analogue au lien du mariage. Certes, la tradition en parlant des religieuses comme des "épouses du Christ" nous met sur cette piste. Ce célibat est alors conçu comme un "mariage avec Dieu". Malheureusement lorsque Dieu entre dans nos équations, toutes nos phrases explosent, car nos idées et nos mots ne peuvent le contenir. Quand Dieu entre dans nos analogies la différence l'emporte à tel point sur la ressemblance, qu'il ne reste souvent pas grand chose de notre affir-

<sup>28</sup> mation. Etre marié avec Dieu, pour qui y regarde de près, c'est en fait n'être marié avec personne.

C'est pourquoi le choix du célibat ne comporte pas du tout le même type d'obligation que celui du mariage, car dans le mariage l'homme entre dans un contrat précis avec une personne concrète à l'égard de laquelle il accepte des obligations qu'il ne peut rompre unilatéralement sans manquer à la justice. Le célibat, en tant que non-mariage, se définit, au contraire, par l'absence d'un tel type de contrat, l'appartenance à une communauté n'étant nullement de type conjugal.

Le célibataire qui choisit de se marier, s'il manque à une parole prononcée ne peut cependant pas être comparé à l'époux qui rompt illégitimement son mariage, car la parole donnée dans un cas et dans l'autre, loin d'entraîner les mêmes obligations, entraîne dans l'un l'absence des obligations qu'entraînait l'autre. Gardons nous donc de tout mélanger.

Au cours des dernières années, la vision de l'Eglise et de l'homme a tant changé que bien des prêtres et des religieuses sont amenés à remettre en cause les motivations de leur choix. J'ignore ce que les pasteurs responsables décideront dans les années à venir sous la pression des événements. Je préférerais les voir devancer en proposant une année sabbatique, au cours de laquelle tous ceux qui se sont engagés au célibat pourraient à nouveau choisir de confirmer ou d'infirmier leur premier choix.

<sup>29</sup> Alors, l'atmosphère serait purifiée et la liberté mieux respectée.

Voilà où nous en sommes de notre réflexion, et c'est à partir de cette analyse de la situation que nous pouvons vous présenter un projet pour le Boquen de demain.

### III. BOQUEN, DEMAIN.

Le Boquen de demain, nous le concevons comme une Communion d'Eglise. Une Communion dans laquelle toutes les frontières auront disparues et où toutes les structures nécessaires à toute société exprimeront les différents niveaux de participation à cette Communion.

Au cœur de la Communion se trouveront les animateurs communautaires qui consacreront à sa vie la plus grande partie de leur activité, soit qu'ils appartiennent juridiquement à la communauté cistercienne proprement dite, soit qu'ils forment une fraternité de célibataires temporaires, soit qu'ils vivent dans le mariage et que le couple entier participe à l'animation communautaire de la Communion. Pour devenir animateur communautaire plusieurs années de formation et de vie en commun seront nécessaires.

Plus nombreux seront les animateurs qui ne consacreront qu'une partie de leur activité à la Communion. Gardant l'autonomie de leur vie privée, domestique et professionnelle, ils participeront cependant pendant leur loisir à la vie de la Communion en y assumant des responsabilités précises. Des stages seront prévus pour leur formation théologique pédagogique et spirituelle.

Enfin, parmi tous les amis de Boquen qui pourront manifester leur intérêt et leur amitié en s'aggrégeant à l'**Association Culturelle de Boquen**, seuls seront considérés **membres de la Communion** proprement dite ceux qui, ayant participé à plusieurs rencontres distribuées tout au cours de l'année, manifesteront le désir de s'associer plus étroitement à la Communion pour en recevoir une aide concrète dans l'approfondissement chrétien de leur vie et y apporter le soutien de leur amour fraternel. Douze rencontres comportant un cours de théologie et une initiation à la prière seront organisées dans l'année. Tout membre de la Communion devra participer à quatre d'entre elles.

Amis de Boquen, membres de la Communion, animateurs et animateurs communautaires, telles seront les structures que nous espérons concrétiser au cours de l'année qui vient et que nous nous permettons de vous proposer aujourd'hui. Nous les vivrons tout d'abord à partir de ce lieu privilégié de Boquen

<sup>31</sup> où nous plongeons nos racines, mais rien n'empêchera plus tard de les développer à partir d'autres fraternités. Structures de Communion, elles ne veulent pas définir une chapelle, mais au contraire contribuer, à leur place très modeste, au bien de l'Eglise universelle.

#### CONCLUSION.

Je ne vous entretiendrai pas plus longuement de ces projets futurs. Ceux d'entre vous qui sont intéressés pourront nous interroger dans les mois à venir. Qu'il me suffise de vous les avoir annoncés.

Sans doute, la question souvent entendue reste t-elle posée : Boquen est-il toujours un monastère et les frères toujours des moines ? A cette question la réponse ne peut pas être simpliste et tous ceux qui connaissent un peu l'histoire et le droit de l'Eglise savent combien il est difficile, peut-être impossible de définir les moines.

Si les monastères sont des centres de construction du peuple chrétien comme le désirait le Concile alors je pense que Boquen est toujours et plus que jamais un monastère dans son rôle animateur d'une vaste Communion.

Si le moine est, selon le premier usage chrétien du

<sup>32</sup> mot, l'homme à la recherche de son unité, monos, alors je crois que les frères de Boquen sont vraiment des moines.

Si, par contre, l'on entend par vie monastique un style de vie fondé sur la fuite du monde et des hommes, sur le retrait de la vie bouillonnante du peuple de Dieu, s'exprimant dans des institutions d'un autre âge, alors sans doute préférons-nous ne pas être appelés moines, car, pour nous, l'essentiel n'est pas d'être des moines, mais d'être des hommes et si possible, des chrétiens.

